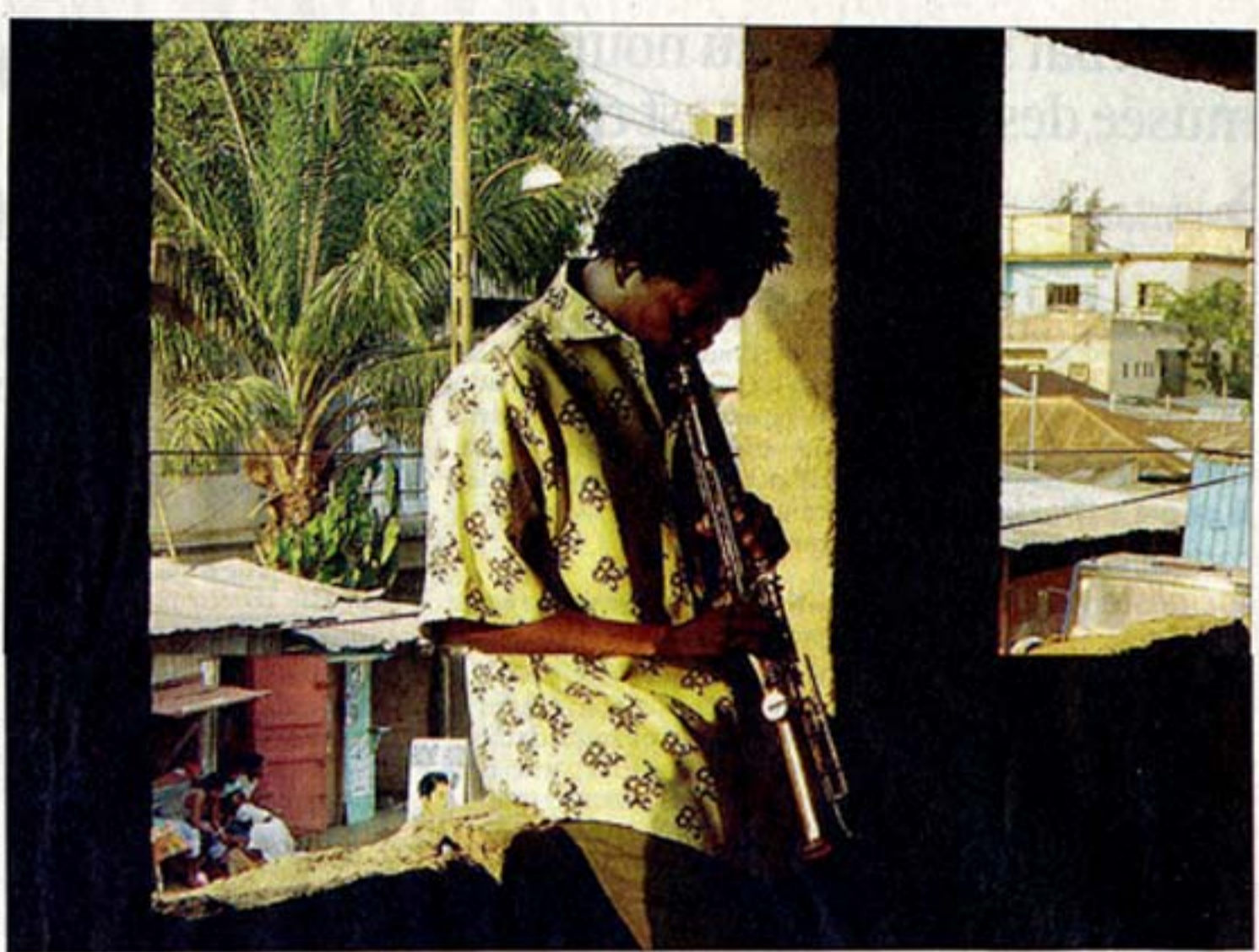




La fanfare, devant la statue de Toussaint Louverture. Le héros haïtien est une légende au Bénin. ALLADA, 2006



Lucien Gbaguidi, le saxophoniste du groupe. Son timbre rappelle celui de Fela. COTONOU, JANVIER 2006

Gangbé Brass Band, les cuivres de l'Atlantique noir

Récit Le 25e Cully Jazz Festival s'ouvre ce soir. Samedi, une fanfare du Bénin rejoue l'histoire africaine. Et la mémoire vive de ses diasporas

Arnaud Robert

Le sable grince, les cuivres s'humidifient. Dans ce petit matin de janvier, sur la longue plage de Ouidah, au Bénin, les initiés du vodoun fomentent leur fête annuelle. Une fanfare en uniforme fauve, le Gangbé Brass Band, trafique coulisses et pistons devant une arche énorme qui n'ouvre sur rien d'autre que l'océan. Le monument est baptisé la Porte du Non-Retour. Il a surgi il y a quelques années pour rappeler aux passants que l'un des plus importants comptoirs de la traite esclavagiste s'enlisait sur ce banc de mer sans nom.

Samedi, le Gangbé Brass Band prend le Cully Jazz Festival, sous chapiteau. Le même jour, le monde s'apprête à commémorer l'abolition de la traite humaine entre l'Afrique et les colonies américai-

nes, deux cents ans après ce mois de mars 1807. C'est une coïncidence. Pas stupéfiante, a priori. Sauf que, de cette histoire largement méconnue – la déportation et l'aviissement de plus de 11 millions d'Africains –, la mémoire se transmet d'abord par la musique. Et que cet orchestre, faramineux, chante depuis dix ans l'Atlantique noir. Cet aller-retour permanent entre l'Afrique et ses diasporas.

Un frère en Amérique

Dans leur bus de location, sur les pistes macadamisées qui conduisent à quelques dizaines de kilomètres de là, le Gangbé Brass Band entonne les hymnes triomphaux du culte vodoun; cette religion africaine, qui a pris le nom de vodou en Haïti et à La Nouvelle-Orléans. Halte à Allada, gros bourg poussière où se dresse justement une statue à l'effigie de Toussaint Louverture. Le héros de l'indépendance haïtienne, esclave affranchi, arborait volontiers ses racines béninoises. Il est aujourd'hui un mythe africain, qui a participé à la fondation de la première république noire de l'histoire.

Trompettiste et membre fondateur du Gangbé, Athanase Dehoumon lance un thème aux pieds de la sculpture. Il y a, dans ces arrangements en quinconce, des racines animistes, mais aussi le jazz des

fanfares en parade, le funk américain passé par Lagos; il y a Louis Armstrong qui défie en duel Fela Anikulapo Kuti. Et parmi ces musiciens, une fratrie étendue, nommée Ahouandjinou, sait tout des dernières coqueluches du swing new-yorkais dont ils estiment les talents comparés. Lorsqu'ils ont joué sur la place principale du Montreal Jazz Festival, il y a deux ans, ils improvisaient ensuite, dans le hall d'entrée d'un palace, les standards de Miles Davis dont ils connaissent le moindre souffle.

Des mots et des trances

Il ne faut pas croire à une communauté noire globale, qui se lancerait des ponts sur l'Atlantique. Avant de devenir un des groupes africains qui tournent le plus au monde, le Gangbé Brass Band se faisait à peu près la même idée de la musique afro-américaine qu'un musicien européen. Un art d'adoption. Ils ont voyagé. Ils l'ont tonitrué dans un club de Manhattan, le Joe's Pub; à la fin du concert, des jazzmen américains se précipitaient dans les loges pour leur dire qu'ils avaient depuis longtemps reconnu l'Afrique dans une musique née sur les flancs du Mississippi.

Le Gangbé, au fil de son parcours et en trois disques, a tissé des liens. On les a vus jouer à Port-au-

Prince, quelques mois après le départ du président Aristide, quand le prêtre défroqué se comparait encore à Toussaint Louverture. Invité par le gouvernement haïtien, le Gangbé montait alors sur la scène à ciel ouvert du Champ de Mars, là où toutes les révolutions récentes ont secoué l'île.

Cette nuit-là, le chanteur Crespin Kpitiki, un drôle de loubard évangéliste, avait envoyé des mélodies chiffrées qui disaient les mêmes saints exactement que ceux révévés dans le vaudou caraïbe. Et, au milieu de la fosse, une pluie de spectateurs tombaient en transe à l'écoute de cette voix venue de très loin pour partager d'identiques souvenirs. Un peu plus tard, le groupe entier était allé voir un prêtre vaudou, Max Beauvoir, dans son sanctuaire de banlieue. Ils s'étaient alors échangé des mots en fon, la langue la plus utilisée au Bénin, qui sert de lexique rituel aux initiés haïtiens.

Choc de pavillons

La lune avait duré. Et, dans les danses, dans les rythmes, qui sont restés les mêmes de part et d'autre de l'Atlantique malgré la séquestration et la tentative raisonnée d'éradiquer l'africanité chez les esclaves, il y avait quelque chose d'émouvant. De l'ordre de la reconnaissance malgré tout.

Aujourd'hui, le Gangbé Brass Band vient de rencontrer sur la route un ensemble de La Nouvelle-Orléans. Un des plus célèbres, parmi ceux qui sont nés des funérailles jazzées et des défilés de Mardi gras. Le Dirty Dozen Brass Band. Ils ont sorti de leur étui des instruments semblables, pour bâtir une musique commune. Quelque chose se boucle, comme un premier cycle pour la fanfare béninoise.

Une fanfare raconte la mort et la fête géante qui lui succède

noise, avec cette réunion de cuivres. Ils ont saisi qu'une fanfare en soi est un laissez-passer. Que partout, en Afrique et en Amérique, ces musiciens en procession encadrent les mêmes événements. La fanfare est un souffle social. Qui raconte la mort et la fête géante qui lui succède.

Le son du métal

Pour le Gangbé, ce mariage annoncé avec La Nouvelle-Orléans s'impose. C'est dans cette ville en effet, et seulement dans cette ville aux Etats-Unis, que les esclaves noirs, sur la place Congo, avaient le droit de se souvenir en chants et

tambours d'une Afrique refusée ailleurs. Et c'est bien entendu au plus profond du Vieux Carré que s'est inventée dans la communauté d'origine africaine une musique qui a fini par conquérir nos vies sur les cinq continents. Sans le blues, pas de jazz, pas de funk, pas de Michael Jackson, et pas de Beatles non plus.

Ces jours-ci, il y aura cent façons de commémorer la fin officielle (qui ne fut pas la fin factuelle) du commerce d'esclaves noirs sur l'Atlantique. On annonce des manifestations à Londres et à Washington, des conférences partout, des livres et des films. On entendra regrets et reproches, parfois dans la même voix. Mais l'odyssée de cette petite fanfare de Cotonou, parce qu'elle ne cesse d'interroger la culture d'une Afrique expropriée, parce qu'elle coagule tout ce qu'elle connaît de l'Amérique noire et des Caraïbes dans son art, incarne aussi cette dissémination d'un savoir.

La devise du Gangbé, sur cette plage béninoise, jaillit de tous côtés: «On ne réclame pas le silence au bois qui tombe sur le gong.» C'est ce bruit-là, irrépressible, auquel on pensera cette fin de semaine.

Cully Jazz Festival, jusqu'au 31 mars. Gangbé Brass Band, Jacques Schwartz-Bart, Agnès Jaoui. Samedi 22 mars, 20h30. www.cullyjazz.ch

